

# Arrimage au vécu et à la vie des personnes

Par Claude Mailloux 2004

Ma tâche dans cette table ronde méthodologique consiste à rendre compte de comment il est possible d'arrimer une élaboration théorique au vécu et à la vie des personnes. Dans *Le pardon originel* (1995), Lytta Basset présente le témoignage comme une catégorie mixte de pensée. Il s'agit d' « Une autre "objectivité" [qui] se situe dans cette zone intermédiaire, zone-frontière commune à la pensée et à l'expérience » (p. 36). L'écoute liée à l'intervention pastorale constitue un lieu dans lequel la personne qui consulte parle de sa vie et de son vécu afin de l'éclairer et d'y trouver du sens. Comment peut-on à partir de ce témoignage et d'une compréhension ouverte de la personne arrimer le vécu et la vie des personnes à un chemin méthodologique qui puisse rendre compte du particulier des expériences en cause et de leur universalité ? Six éléments ponctuent l'étude de cette question : 1- Définir le vécu ; 2- Définir la vie ou en saisir les signes ; 3- Arrimage théorie-vécu dans la méthodologie ; 4- Discours *objectif* vs discours *engagé* ; 5- Critères de vérification : pertinence, cohérence et efficience ; 6- Du particulier à l'universel.

## 1- Définir le vécu

Voilà une tâche un peu complexe à réaliser dans un cadre universitaire car la réalité évoquée par le vécu car le vécu demeure souvent non défini et pris comme équivalent au mot expérience. Même le *Petit Larousse Illustré* (1998) définit le vécu comme « expérience réellement vécue ; ensemble des faits, des événements de la vie réelle ». Julia (1972) définit l'expérience comme une « connaissance acquise par l'observation et non par la raison » (p. 97) Cette définition spécifie l'empirisme scientifique (Locke et Hume) auquel s'oppose le rationalisme classique (Descartes et Kant) « pour qui l'expérience sensible quoique indispensable, ne suffit pas et ne serait rien sans la pensée, qui nous permet d'appréhender et d'ordonner l'expérience concrète. De ce point de vue on oppose l'expérience à la raison. » (p. 97-98).

En opposant ainsi expérience et vécu à raison, on ne peut que dénier l'une pour avantager l'autre. On ne sort pas du dilemme comme si *vécu* et *raison* devaient nécessairement s'opposer. Bien que les définitions proposées par Julia laissent perplexe, on peut cependant assumer que l'expérience dans son expression et dans sa reconnaissance par le sujet passe nécessairement par une traduction langagière de ce qui a été éprouvé en soi. Ce qui est défini comme expérience concrète est déjà saisi à un niveau second alors que le niveau premier est celui du vécu, de la pure épreuve de soi. Henry parle de la chair comme d'un corps invisible dans lequel surgissent des impressions. Il souligne qu'

« aucune impression ne s'apporte d'elle-même en soi. Telle est la signification première de la passivité radicale dont nous parlons. L'impression, la douleur en sa souffrance s'éprouve passive au plus profond d'elle-même pour autant qu'elle est venue en soi sans être pour rien dans cette venue, dans l'impuissance qui marque toute impression au fer rouge » (2000, p. 89)

Avant toute saisie l'impression est donnée par la vie. Il y a ici l'idée que dans la vie l'épreuve de soi est donation révélatrice. Le caractère d'impuissance est important à souligner, cela veut dire

que la personne n'y peut rien ; elle n'est pour rien dans ce qui la marque. Ce type d'impression est aux antipodes de celles que la personne arrive à produire en elle-même sous l'influence de sa pensée ou de ses appréhensions.

À la passivité radicale et à l'impuissance face à l'épreuve souffrante de soi, l'humanité répond par la tentative de maîtriser le mal malheur par la rationalisation. Cette tentative est cependant mortelle pour l'humanité qui s'enferme dès lors en elle-même et se coupe de son origine YHWH le Dieu créateur donateur de la vie. Selon Lytta Basset, « le premier commandement donné à l'humanité [est] tu ne maîtriseras pas le Bien et le Mal, tu renonceras à en connaître l'origine, la fin et la nature, sinon tu mettras ta vie en danger » (1999, p. 263).

Décider du Bien et du Mal, décider que la souffrance et l'impuissance sont des réalités foncièrement à éviter conduit à la perte du vécu et au refus de la vie dans son mouvement de donation révélatrice. Il ne reste plus alors que ce que la personne se fait croire avec la cohorte des effets mortifères possibles.

Au niveau le plus fondamental, le vécu est constitué d'impressions contre lesquelles nous ne pouvons rien sinon les recevoir ou les refouler. Ces impressions sont simplement données. À un niveau plus superficiel, les attentes psychiques et les attitudes intérieures suscitent des impressions dans la sensibilité corporelle, mais ces impressions secondaires sont susceptibles de se superposer au contenu du vécu fondamental. Enfin, l'expérience se construit dans la construction langagière plus ou moins faussée par rapport à ce qui a été vécu comme impression dans chair mais qui a pu être dévoyé dans la sensation.

## 2- Définir la vie ou en saisir les signes

Si le vécu est une autorévélation de la vie dans une chair qui est la nôtre, la vie de l'esprit nous arrive par la médiation d'une parole qui appelle le sujet à se risquer dans sa vie.

Nous ne pouvons pas être appelés à la Vie autrement que par la médiation de l'incarnation : la nôtre et celle de Dieu qui nous rejoint ainsi depuis l'origine et jusqu'à la fin, comme depuis la naissance et jusqu'à la mort. Si nous sommes créés en esprit et en vérité, nous le sommes en Jésus-Christ, dans la parole incarnée : là, nous sommes à l'écoute de la parole de Dieu. Être du côté du *diable*, par contre, c'est croire en ce que nous pensons de nous-mêmes dans le dédoublement, au lieu de nous laisser toucher par la parole qui nous fait vivre avec les autres et mourir pour Dieu. (2001, p. 102-103)

Dans l'optique de Vasse, la Vie c'est la Parole de Dieu qui prend chair, qui se révèle, de manière absolument unique en toute femme et en tout homme. Une parole de vie circule entre les vivants et « la vie n'est rien d'autre que cela qui s'éprouve soi-même sans différer de soi, en sorte que cette épreuve est épreuve de soi et non d'autre chose, une auto-révélation en un sens radical » (Henry 2000, p. 89). Et plus loin, « Cette auto-impressionnalité vivante, c'est une chair » (p. 90), un corps invisible, le corps en tant qu'il parle, que le sujet le veuille ou non. La chair « est elle-même, de part en part, révélation » (p. 90).

En ce sens la Vie, se définit non pas par le processus biopsychophysique, mais par une parole qui révèle chacun à soi-même dans l'épreuve de soi. La vie nous fait Autre que ce que nous arrivons à nous imaginer ou à nous représenter de nous. Elle est radicalement différente de la nécessité biopsychique qui nous porte, elle est de l'ordre d'un don qui appelle et convoque et qui cesse de

se manifester dans un corps biopsychophysique lorsque l'humain plonge et expérimente la mort comme fin du monde.

### **3- Arrimage théorie–vécu dans la méthodologie**

La définition du vécu comme impression fondamentale et de la Vie comme parole prenant chair pose le problème méthodologique de la vérité du sujet, de la vérité subjective. Comme il s'agit d'un sujet vivant, la vérité dont il s'agit ne peut être autre qu'une vérité vivante en constante révélation. Il ne s'agit donc pas d'une vérité saisissable une fois pour toutes. Ce que l'on pourra lire pour confirmer ou infirmer le témoignage sera forcément de l'ordre d'une extériorité qui laisse apparaître quelque chose de la vérité du vécu dans l'incarnation de la personne.

La méthode praxéologique en ce qu'elle prend en compte la subjectivité de la personne qui s'interroge sur une pratique – il pourrait aussi bien s'agir d'une expérience ou d'un vécu – apparaît une méthode féconde pour ce genre de travail. La praxéologie propose un itinéraire non linéaire dans lequel on interroge constamment les données provenant de l'observation. En ce sens, un va-et-vient constant est maintenu entre l'élaboration conceptuelle et le témoignage du vécu comme source de données. Ce mouvement continu autorise une saisie au plus près du langage de la personne qui témoigne verbalement ou de tout son corps de son vécu.

La relation avec un vis-à-vis qui tente de remonter aux ressentis basaux aide favorise la déconstruction de certaines parties de l'expérience pour mieux remonter au vécu de fond. Ce vécu est souvent banalisé par une histoire embellie qu'il importe de dénoncer comme mensongère à partir des contradictions mêmes qui sont parlées dans l'échange.

La praxéologie autorise le discernement de la vérité de l'expérience en recourant au procès herméneutique en recherche d'une vérité de plus en plus profonde et de plus en plus près des ressentis purs. Pour ce faire, l'éclairage des sciences humaines, le témoignage des traditions religieuses ou spirituelles de l'humanité, les Écritures ainsi que l'exemple des grandes figures de l'humanité permet d'appréhender le vécu, petit à petit comme le ferait une fouille archéologique, de le nommer et de lui découvrir un sens révélateur pour la personne. Dans ce processus d'accompagnement, la vérité recherchée est la vérité la plus personnelle de l'être. Dans la recherche, cette vérité personnelle n'est pas exclue, cependant le travail focalise sur l'exploration et la compréhension anthropologique des problématiques liées à la quête spirituelle.

Dans le modèle praxéologique, les phases d'observation et d'interprétation se complètent dans le par les phases de réajustement de la pratique et de prospective. Appliquées à la quête spirituelle, ces phases deviennent une occasion pour la personne de revoir ses choix, alors que la problématique mise en lumière éclaire les enjeux de parole qui se présentent à la personne dans ses rapports avec les autres et avec Dieu.

Par la situation d'interlocution qui met en dialogue des points de vue parfois opposés, la phase herméneutique place les deux personnes, chercheuse et consultante, dans un processus où la parole peut circuler librement. C'est pourquoi la méthode devient un chemin d'humanisation et de réappropriation autant du vécu que de la mise à jour de la reconnaissance de l'humain qui demeurait caché derrière ses constructions.

#### **4- Discours *objectif* vs discours *engagé***

Le processus de recherche scientifique prône une objectivité farouche pour tenter d'éliminer le plus possible les biais issus de la subjectivité. Ce credo scientifique fait passer sous silence la dimension fondamentale qui fait d'une personne un ou une chercheur.e géniale : sa subjectivité. Les recherches les meilleures et les plus fécondes partent toujours d'un point de vue absolument subjectif, car leurs assises prennent racine dans l'intuition personnelle. On ne devrait donc pas opposer subjectivité et subjectivité, car l'une comme l'autre se conjugue dans une personnalité engagée qui poursuit un objectif. Soit, elle cherche une vérité de l'ordre physique et reproductible. Soit, elle poursuit une vérité subjective, mouvante et ardue à saisir ne serait-ce que partiellement. Dans le cas de l'objectivité, la recherche peut se contenter d'appliquer une objectivité méthodique, mais la quête de la vérité demande une détermination et un engagement hors pair à conduire l'enquête avec d'autant plus de rigueur que l'expérience et le vécu auscultés demeurent uniques. La recherche de la vérité subjective requiert un engagement sans retour à dénoncer toute torsion de la vérité, si minime soit-elle.

#### **5- Critères de vérification : pertinence, cohérence et efficience**

Toute méthode rigoureuse possède ses règles de validation. La démarche praxéologique comporte trois critères de validité : la pertinence, la cohérence et l'efficience. La pertinence est ce critère qui indique que le discours savant sur l'expérience se rapporte étroitement à ce que la personne a vécu. Prenons l'exemple d'une étude de cas dans lequel un chercheur avait fait une lecture de l'expérience spirituelle d'une personne en insistant sur ses aspects pathologiques. La personne avait alors plongé dans une phase de découragement d'où elle n'arrivait plus à valoriser son expérience. Suite à cette intervention maladroite, la personne en question a communiqué au chercheur les effets dévastateurs de son discours. Comme le chercheur voulait vraiment comprendre, il a repris sa lecture et il a découvert de rôle perturbateur de la dépression sur la quête religieuse de cette personne. Cette constatation a permis une relecture dans laquelle l'expérience de vie de plus de 50 ans constituait une véritable guérison de ce type de difficulté proprement religieuse. Dans ce cas, le manque de pertinence de la première lecture et le témoignage de la personne concernée ont permis une avancée qui a surpris autant le chercheur que la personne concernée. Celle-ci s'est mise à revivre dans la certitude que sa quête de Dieu était authentique et guérissante.

Le critère de cohérence d'une méthodologie qui tente d'allier un discours savant sur l'expérience au vécu et à la vie des personnes joue à la fois sur le plan de la rationalité logique et sur le plan de la logique affective. L'harmonie ne peut se contenter de se situer sur un seul plan. Elle doit exister de concert, mais il faut donner la prépondérance à la logique affective, à la logique de l'affect. Car l'affect n'est pas un construit. Il porte en lui-même sa propre cohérence. Et l'intelligence ne peut saisir la logique de l'affect sans se laisser déplacer dans sa rationalité. Elle doit accepter la rupture avec la beauté des concepts purs pour raisonner avec des concepts soucieux de leur enracinement dans la vie. L'intelligence ne peut arriver à un tel résultat sans faire le deuil d'une pensée enfermée dans le mirage ses concepts. Elle doit accepter la sortie d'elle-même afin de se laisser féconder par la vie.

L'efficience constitue le troisième critère de validation des énoncés praxéologiques. L'efficience n'a le caractère repérable de l'efficacité. Elle signifie plutôt dans ce contexte que la parole proférée à l'égard de la vérité de quelqu'un ou d'une problématique de quête spirituelle ne

demeure pas sans quelque résultat. C'est quelque chose qui ne se mesure pas, ni ne s'inscrit dans un processus de causalité. L'efficience demeure imprévisible, mais le passage d'une parole efficiente laisse une trace dans la vie de quelqu'un. À partir de mon expérience d'intervention, je peux avancer que cette trace est celle d'un non-retour au mensonge qui voilait l'accès à une partie de la vérité de la personne.

## **6- Du particulier à l'universel**

Le passage du particulier à l'universel se produit dans un discours engagé ( la catégorie mixte du témoignage) en recherche de sa vérité. Il touche à l'autre « *au moment où le subjectif parle au subjectif à travers un langage et une conceptualité qui portent la marque de l'universel, qui se donnent à la manière de l'universel* » (Basset, 1995, p. 40) Il s'agit alors d'une parole vivante qui révèle l'autre à lui-même en témoignant de soi. Car l'universel dont il est question, c'est la Vie même de Dieu qui circule en chacun et qui actualise le mouvement de l'esprit. L'esprit parle à notre esprit dans le silence, mais la chair sent ce langage silencieux. « Un témoignage parle vraiment au destinataire quand il met son esprit en mouvement, et que celui-ci lui révèle sa parenté profonde avec l'Esprit de Dieu : cette parenté – similitude sans fusion – qui est source d'universalité. » (p. 40-41).

L'esprit est, pour paraphraser Vasse, union dans la différence. C'est pourquoi l'universalité vient de l'universel qui habite sans fusion au cours de tous et de chacun. « L'universel qui se dessine alors se révèle parfaitement intelligible, mais elle n'a pas pour origine la pensée : elle s'enracine dans l'esprit, donc en Dieu lui-même. » (p. 41) Le passage du particulier à l'universel se fait dans la conversion de la pensée qui renonce à être sa propre origine, « vous serez comme des dieux connaissant bien et mal » Gn 3, 5, et qui cherche sa source dans la Vie qui lui arrive. Cette vie donnée est déjà porteuse d'une rationalité dont la racine est en Dieu et d'un sens qui est vie en non pas mort. Cette rationalité qui prend racine en Dieu rejoint l'expression de Thérèse d'Avila qui affirme que la pointe de l'âme se situe déjà en Dieu.

En conclusion, pour arrimer vécu et vie à la rationalité, il doit y avoir conversion de la rationalité qui cherche en un autre qu'elle-même le fondement vivant qui est le sien. Elle devient alors comme le sourcier qui promenant sa baguette se laisse guider par ce qui agite le morceau de coudrier. La méthode devient comme la baguette qui est capable de « sentir » la vie sous l'épaisseur terreuse du vivant.